L’argument cosmologique

Thomas d’Aquin*:* Dieu est-il?

Les cinq voies - *Somme de théologie*  I, qu. 2, art. 3

Il semble que Dieu ne soit pas.

1. Parce que si l’un de deux contraires était infini, l’autre serait totalement détruit. Mais tel est bien ce que l’on pense dans le nom de Dieu, à savoir qu’il est un certain bien infini. Si Dieu était il n’y aurait aucun mal. Or, il y a du mal dans le monde. Donc, Dieu n’est pas.

2. Ce qui peut être réalisé par un petit nombre de principes ne l’est pas par un plus grand nombre. Mais il semble que tout ce qui apparaît dans le monde, peut être accompli par d’autres principes, si l’on suppose que Dieu n’est pas, car les réalités naturelles se ramènent au principe qu’est la nature ; tandis que ce qui est en vue de quelque chose, se ramène au principe qu’est la raison humaine, ou la volonté. Il n’y a donc aucune nécessité de poser que Dieu est.

Contre cela, il est dit dans l’Exode 3, 14, par la personne de Dieu : *Je suis celui qui est*.

Je réponds qu’il faut dire que l’on peut prouver par cinq voies que Dieu est.

La première et la plus manifeste est la voie qui part du mouvement. Il est certain, en effet, et c’est établi par les sens, que certaines choses sont en mouvement (*moveri*) dans le monde. Or, tout ce qui est en mouvement (*movetur*) est mû par un autre. En effet, rien n’est mû sinon en tant qu’il est puissance de ce vers quoi il est mû : or quelque chose n’est moteur que dans la mesure où il est en acte. En effet, mouvoir n’est rien d’autre que faire passer quelque chose de la puissance à l’acte. Or, rien ne peut être amené de la puissance à l’acte si ce n’est par un étant en acte : ainsi, le chaud en acte, par exemple le feu, fait être chaud en acte le bois qui est chaud en puissance, et par là même le meut et l’altère. Or, il n’est pas possible que la même chose soit en même temps en acte et en puissance sous le même rapport, mais seulement sous des rapports divers : ce qui est chaud en acte ne peut pas en même temps être chaud en puissance, mais il est en même temps froid en puissance. Il est donc impossible que, sous le même rapport et de la même manière, quelque chose soit moteur et mû, ou qu’il se meuve soi-même. Donc, tout ce qui est en mouvement doit être mû par un autre. Donc, si ce qui le meut est en mouvement, il doit lui aussi être mû par un autre ; et celui-ci encore par un autre. Or, on ne peut pas ici remonter (*procedere*) à l’infini, car alors il n’y aurait pas de premier moteur, et par conséquent il n’y aurait pas de moteur, puisque les moteurs seconds ne meuvent qu’en étant mus par le premier moteur, comme le bâton qui ne meut que parce qu’il est mû par la main. Il est donc nécessaire de parvenir à un premier moteur qui n’est mû par rien : et cela, tous pensent que c’est Dieu.

La deuxième voie part de la notion de cause efficiente. Nous rencontrons, en effet, dans les réalités sensibles un ordre de causes efficientes, mais on ne trouve pas, et il n’est pas possible, que quelque chose soit la cause efficiente de soi-même, car il serait alors antérieur à lui-même, ce qui est impossible. Or, il n’est pas possible de remonter à l’infini dans les causes efficientes. Car, dans toutes les causes efficientes ordonnées, ce qui est premier est cause de l’intermédiaire, et l’intermédiaire est cause du dernier, qu’il y ait plusieurs ou un seul intermédiaire. Or, si la cause est ôtée l’effet l’est aussi. Donc, s’il n’y avait pas un premier dans les causes efficientes, il n’y aurait pas non plus de dernier ni d’intermédiaire. Mais si l’on remonte à l’infini dans les causes efficientes, il n’y aura pas de première cause efficiente, et il n’y aura pas non plus de dernier effet, ni de causes efficientes intermédiaires, ce qui est évidemment faux. Il est donc nécessaire de poser une première cause efficiente, que tous appellent Dieu.

La troisième voie part du possible et du nécessaire. La voici. Nous voyons que parmi les choses certaines peuvent être et ne pas être (*possibilia esse et non esse*). Or, il est impossible que toutes ces choses soient toujours, car ce qui peut ne pas être, parfois n’est pas. Donc, si toutes les choses peuvent ne pas être, il y a eu un moment où rien n’était dans la réalité (*aliquando nihil fuit in rebus*). Mais si cela est vrai, il n’y aurait rien non plus maintenant, car ce qui n’est pas ne commence à être que par quelque chose qui est. Donc, si rien n’a été étant, il était impossible que quelque chose commençât d’être, et il n’y aurait donc rien, ce qui est évidemment faux. Tous les étants ne sont donc pas des possibles, mais il doit y avoir quelque chose de nécessaire dans la réalité. Or, toute chose nécessaire ou bien tient d’ailleurs la cause de sa nécessité, ou bien n’a pas de cause. Et il n’est pas possible de remonter à l’infini dans les choses nécessaires, qui ont une cause de leur nécessité, pas plus que dans les causes efficients, ainsi qu’on l’a montré. Il est donc nécessaire de poser quelque chose qui soit par soi nécessaire, sans tenir d’ailleurs la cause de sa nécessité, mais qui soit cause de la nécessité pour les autres, ce que tous appellent Dieu.

La quatrième voie part des degrés que l’on trouve dans les choses. On trouve en effet dans les choses du bien plus ou un moins grand, et de même du vrai, et du noble, plus ou moins grands, et ainsi de suite. Mais *plus*  et *moins* *grand* se disent de réalités diverses selon qu’elles s’approchent de diverses manières de ce qui est au plus haut point, par exemple le plus chaud est ce qui s’approche plus du chaud au plus haut point. Il y a donc quelque chose qui est vrai au plus haut point, et bon et noble au plus haut point, et donc étant au plus haut point, car ce qui est vrai au plus haut point est étant au plus haut point, comme il est dit au livre II de la *Métaphysique* [993b30]. Or, ce qui est dit tel au plus haut point dans un genre est la cause de tout ce qui est dans ce genre, comme le feu, qui est chaud au plus haut point, est cause de tout ce qui est chaud, ainsi qu’il est dit dans le même livre. Il y a donc quelque chose qui est cause, pour tous les étants, de l’être, de la bonté, et de toute perfection, et c’est lui que nous appelons Dieu.

La cinquième voie part du gouvernement des choses. Nous voyons en effet que certaines réalités qui n’ont pas la connaissance, comme les corps naturels, opèrent en vue d’une fin. On le voit à ce qu’elles opèrent toujours ou le plus souvent de la même manière, pour obtenir ce qui est le meilleur. C’est pourquoi il est évident que ce n’est pas par hasard, mais d’après une intention qu’elles parviennent à leur fin. Or, ce qui n’a pas la connaissance ne tend à sa fin que dirigé par un être connaissant et intelligent, comme la flèche, dirigée par l’archer. Il y a donc quelque chose d’intelligent, qui ordonnent toutes les choses naturelles à leur fin, et nous l’appelons Dieu.

A la première objection il faut répondre que, comme le dit Augustin dans son *Enchiridion* [ch. 11] : *Dieu, étant le souverain bien, ne permettrait aucunement qu’il y ait quelque chose de mauvais/mal dans ses œuvres s’il n’était à ce point tout-puissant et bon, qu’il ferait bien, même à partir du mal*. Il convient donc à la bonté de Dieu qu’il permette que les maux soient, et qu’il en tire des biens.

A la seconde objection il faut répondre que, puisque la nature opère en vue d’une fin, sous la direction d’un agent supérieur, il est nécessaire que ce qui est produit par nature, on le ramène à Dieu comme à sa cause première. De la même façon, ce qui est produit en vue d’une fin, il faut le ramener à une cause plus élevée, qui n’est pas la raison ni la volonté humaine, car elles sont changeantes et faillibles. Il faut donc que tous les mobiles et tous les possibles soient ramenés à un premier principe immobile et nécessaire par soi, ainsi qu’on l’a montré.

**L’argument de SCG I, 15**

**5**. Enfin, nous voyons dans le monde certaines choses pour lesquelles il est possible d’être et de ne pas être : les choses soumises à la génération et à la corruption. Or, toute chose pour laquelle il est possible d’être a une cause : parce que, comme elle se tient de manière égale à l’égard de l’être et du non être, si l’être lui est donné, ce doit être à partir d’une cause. Mais, dans les causes, on ne peut remonter à l’infini, comme l’a montré plus haut [13, §§11-15] l’argument d’Aristote. Il faut donc poser quelque chose qui soit un être nécessaire. Or, tout ce qui est nécessaire, ou bien tient d’ailleurs la cause de sa nécessité, ou bien est nécessaire par lui-même. Et on ne peut remonter à l’infini dans les êtres nécessaires qui tiennent d’ailleurs la cause de leur nécessité. Il faut donc poser un premier être nécessaire, qui est nécessaire par lui-même. Et celui-là est Dieu, puisqu’il est la cause première comme on l’a montré [ch. 13]. Dieu est donc éternel, puisque tout ce qui est nécessaire par soi est éternel.

**Leibniz**

***De l’origine radicale des choses***

Outre le monde ou agrégat des choses finies, il existe quelque Unité dominante qui est à ce monde non seulement ce que l’âme est à moi-même ou plutôt ce que moi-même suis à mon corps, mais qui entretient avec ce monde une relation beaucoup plus élevée. Car cette unité dominante dans l’univers ne régit pas seulement le monde, mais elle le construit, elle le fait ; elle est supérieure au monde et, pour ainsi dire, au-delà du monde, et par conséquent elle est la raison dernière des choses. En effet, la raison suffisante de l’existence des choses ne saurait être trouvée ni dans aucune des choses singulières, ni dans tout l’agrégat ou la série des choses. Supposons que le livre des éléments de la géométrie ait existé de tout temps et que les exemplaires en aient toujours été copiés l’un sur l’autre : il est évident, bien qu’on puisse expliquer l’exemplaire présent par l’exemplaire antérieur sur lequel il a été copié, qu’on n’arrivera jamais, en remontant en arrière à autant de livres qu’on voudra, à la raison complète de l’existence de ce livre, puisqu’on pourra toujours se demander, pourquoi de tels livres ont existé de tout temps, c’est-à-dire pourquoi il y a eu des livres et pourquoi des livres ainsi rédigés. Ce qui est vrai des livres, est aussi vrai des différents états du monde, dont le suivant est en quelque sorte copié sur le précédent, bien que selon certaines lois de changement. Aussi loin qu’on remonte en arrière à des états antérieurs, on ne trouvera jamais dans ces états la raison complète, pour laquelle il existe un monde et qui est tel.

On a donc beau se figurer le monde comme éternel : puisqu’on ne suppose cependant rien que des états successifs, qu’on ne trouvera dans aucun de ces états sa raison suffisante, et qu’on ne se rapproche nullement de l’explication en multipliant à volonté le nombre de ces états, il est évident que la raison doit être cherchée ailleurs. (…) D’où il est manifeste que, même en supposant le monde éternel, on ne saurait éviter la nécessité d’admettre que la raison dernière des choses est au-delà du monde, qu’elle est Dieu.

Les raisons du monde se trouvent donc cachées dans quelque être en dehors du monde, distinct de la chaîne ou série des choses dont l’agrégat constitue le monde. Et ainsi il faut passer de la nécessité physique ou hypothétique qui détermine les états postérieurs du monde par les états antérieurs, à quelque chose qui soit pourvu de nécessité absolue ou métaphysique et dont on ne puisse rendre raison. Car le monde actuel est nécessaire physiquement ou hypothétiquement, mais non pas absolument ou métaphysiquement. Supposé, en effet, qu’il soit dans un certain état déterminé, d’autres états déterminés en naîtront. Mais puisque la racine dernière du monde doit se trouver dans quelque chose de métaphysiquement nécessaire et que la raison d’une chose existante ne peut se trouver que dans une autre chose existante, il s’ensuit qu’il existe un Etre unique, métaphysiquement nécessaire, c’est-à-dire dont l’essence implique l’existence, et qu’ainsi il existe un Etre différent de la pluralité des êtres, ou du monde, lequel, nous l’avons reconnu et montré, n’est pas métaphysiquement nécessaire.

***Principes de la nature et de la grâce* §§7-8**

… Il faut s’élever à la *métaphysique*, en nous servant du *grand principe*, peu employé communément, qui porte que *rien ne se fait sans raison suffisante*, c’est-à-dire que rien n’arrive, sans qu’il soit possible à celui qui connaîtrait assez les choses, de rendre une raison qui suffise pour déterminer, pourquoi il en est ainsi, et non pas autrement. Ce principe posé, la première question qu’on a droit de faire, sera : *pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien ?* Car le rien est plus simple et plus facile que quelque chose. De plus, supposé que des choses doivent exister, *pourquoi elles doivent exister ainsi*, et non autrement.

Or cette raison suffisante de l’existence de l’univers ne saurait se trouver dans la suite des choses contingentes, c’est-à-dire, des corps et de leurs représentations dans les âmes : parce que la matière étant indifférente en elle-même au mouvement et au repos, et à un mouvement tel ou autre, on n’y saurait trouver la raison du mouvement, et encore moins d’un tel mouvement. Et quoique le présent mouvement, qui est dans la matière, vienne du précédent, et celui-ci encore d’un précédent, on n’en est pas plus avancé, quand on irait aussi loin que l’on voudrait ; car il reste toujours la même question. Ainsi il faut que la raison suffisante, qui n’ait plus besoin d’une autre raison, soit hors de cette suite des choses contingentes, et se trouve dans une substance, qui en soit la cause, ou qui soit un être nécessaire, portant la raison de son existence avec soi ; autrement on n’aurait pas encore une raison suffisante, où l’on puisse finir. Et cette dernière raison des choses est appelée *Dieu*.

**Leibniz** (*De origine radicali rerum*)

(L1) Tout être ou état du monde doit avoir une raison suffisante (PRS)

(L2) Pour tout être/état du monde singulier, aucun être ou état du monde n’en est la raison suffisante

(L3) Pour tout être/état du monde singulier, aucune série d’êtres ou d’états du monde n’en est la raison suffisante

(L4) La raison suffisante de tout être/état du monde singulier doit donc être distincte du monde (donc non physique, donc personnelle, donc un choix) et être sa propre raison d’être (nécessaire)

Application à l’existence et à l’existence telle : existence de *ce* livre singulier (exemplaire), qui soit *tel* livre (un exemplaire de *ce* livre universel)

Rq : on comprend l’appel à une raison distincte du monde, mais pourquoi serait-elle nécessaire ? Problème de la prémisse (2) de la version de base

* Nécessité absolue (métaphysique) : Np
* Nécessité hypothétique (phhysique) : N(si p alors q)

De p et N(si p alors q) on peut seulement déduire q, pour déduire Nq, il faut supposer Np

**Reprise (cf. Clarke)**

1. Tout être (qui existe ou a existé) est ou bien un être dépendant, ou bien un être qui existe par soi
2. Il n’est pas possible que tout être soit un être dépendant
3. (Donc) Il y a un être qui existe par soi

Valide mais pourquoi (2) ?

(2.1) Il doit y avoir un premier être dans toute série causale

(2.2) Si tous les êtres étaient dépendants, il n’y aurait pas de premier être

1. (Donc) il n’est pas possible que tout être soit dépendant

Valide mais pourquoi (2.1) ? + pas le schéma du texte : pas d’invocation de la régression à l’infini

(2.3) Il doit y avoir une explication de l’existence de tout être = Principe de Raison Suffisante

(2.4) Si tout être est dépendant, il n’y a pas d’explication de l’existence de tout être

(2) (Donc) il n’est pas possible que tout être soit dépendant

Pourquoi (2.3) ? Texte

(2.5) Si un être est dépendant, il y a une explication conditionnelle de cet être par ce dont il dépend, mais l’explication n’est pas ultime si ce dont il dépend réclame à son tour une explication

(2.6) Si tout être est dépendant, il y a une explication conditionnelle de tout être, mais pas d’explication ultime de la série, si elle réclame une explication

(2.7) La série des êtres réclame une explication quant à son existence, et quant à sa nature

(2) (Donc) il n’est pas possible que tout être soit dépendant [par (2.5) et (2.7)]

Comprendre ainsi (3) (Donc) il y a un être qui existe par soi et qui est l’explication de la série sans réclamer d’explication